

GARONNISTAN

Marc Molinier

Marc Molinier

Garonnistan

© Marc Molinier, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-3546-1

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Marc Molinier conte comme on filme des personnages bruts de forge.

Il place sa plume au ras des gens pour, à travers leurs regards, raconter des histoires, pointer du doigt à l'horizon les grandes menaces qui rôdent autour de nous. Le lecteur se fond dans ses histoires à hauteur d'homme et construit avec les héros le puzzle de notre grande Histoire commune.

Les personnages de Marc Molinier vivent des situations extraordinaires et témoignent sans donner de leçon. Convaincu que devant des événements anormaux, les gens normaux font ce qu'ils peuvent, l'auteur peint des ressentis, des impressions, des doutes. La machinerie qui fait qu'on agit juste ou faux.

Dans *Garonnistan*, premier opus de la trilogie Toulouse ne doit pas tomber, c'est le choc des civilisations qui sert le décor aux personnages. Avec Toulouse en toile de fond.

Le monde est dangereux à vivre ! Non pas tant à cause de ceux qui font le mal, mais à cause de ceux qui regardent et laissent faire.

Albert Einstein

À mon Père

L'origine du mot frontière vient de front, un terme militaire, qui désigne la zone de contact avec une armée ennemie. Cette ligne sinueuse et fluctuante évolue en fonction des rapports de force en présence...

Parfois, grâce aux moyens actuels de communication, on est plus proche d'une personne à dix mille kilomètres que du voisin d'en face. Nous sommes alors à l'intérieur d'une même frontière logique et nous pouvons partager des hobbies, des goûts, des sentiments, des mots tendres pour Noël ou pour l'Aïd el Kebir, des idées politiques ou religieuses. On est dans un même pays, fait d'algorithmes.

Ces pays logiques, avec pour seule frontière la déconnexion des réseaux, nous font oublier que des prédateurs rodent tout près de nous, à l'intérieur de nos pays et de nos frontières physiques, même lorsque nous fermons notre porte à clé ou que nous pensons nous protéger derrière un mur.

Parfois, la frontière physique avec l'armée ennemie est simplement le mur de votre appartement, le bureau qui vous sépare de votre collègue, le mètre entre vous et ce passant, ces trente centimètres entre vous et cette personne dans le métro ou à l'université.

Un voisin prédateur qui guette sa cible et que toutes les forces occidentales cherchent à neutraliser...

« 500 one plus 165, 111 fois six,
Le code barre de l'Antéchrist,
Je vois des porcs et des sangliers,
Le feu et le sang liés »
MC Solar

Ça n'allait pas recommencer... Aucun dieu ne pouvait ordonner ça. Le diable peut-être tandis que Dieu regarderait ailleurs. Mais qui croyait encore au diable ? À part lui-même.

« Et la bête fit que tous, petits et grands, riches et pauvres, libres et esclaves, reçussent une marque sur leur main droite ou sur leur front, et que personne ne pût acheter ni vendre, sans avoir sur la peau le nom de la bête, le nom de la bête ou le nombre de son nom. C'est un nombre d'homme et son nombre est six cent soixante-six. »

Le brigadier-chef Lebrun ne put réprimer un haussement de sourcils marquant son incompréhension. Ce bout de papier se voulant l'imitation d'un parchemin médiéval avait plutôt l'air d'un devoir d'art plastique bâclé par un élève de CM1, pressé d'aller jouer au ballon avec ses potes. Probablement un papier décoratif, bruni par fabrication, acheté Rue des Arts, chez Privat ou dans n'importe quel Cultura de la périphérie toulousaine. À vrai dire, sa fille Manon, lorsqu'elle avait treize ans avait eu, elle aussi, son temps papier ancien pour écrire des poèmes qu'elle n'envoya jamais aux différents amours de sa vie. Peu après, quand le brigadier-chef Lebrun et Madame optèrent pour l'achat d'un téléphone portable, la petite Manon oublia bien vite Cultura et son rayon joli papier pour devenir une adepte de la communication SMS, seule capable de la faire passer du rire LOL MDR PTDR XPTDR à une profonde tristesse lacrymale, sur un simple mouvement de pouce. La fille Lebrun était tombée elle aussi dans les abysses des pays logiques.

Le brigadier-chef Lebrun ne regrettait pas l'époque du papier, loin de là. Il avait eu l'impression de perdre définitivement sa fille, sa petite fille qu'il chérissait tant, enlevée par des inconnus tapis derrière un écran tactile de cinquante-quatre centimètres carrés. Manon était maintenant à la faculté Paul Sabatier et il avait retrouvé, presque adulte, l'enfant qu'il avait perdue dans les brumes irrationnelles de l'adolescence. Lebrun était soulagé.

Pas vraiment satisfait, en revanche, de ne pas trouver le sens caché du manuscrit couché sur ce bout de papier. Il devait investiguer davantage avant éventuellement d'en parler à ses collègues militaires. Ah ce n'était pas son premier six cent soixante-six au brigadier-chef Lebrun ! Il pesta de son bureau à la machine à café en croisant des gendarmes de son unité revenant de l'ordinaire. Évidemment, une lettre de la sorte reçue par jour à la Gendarmerie de Saint Michel et son unité passerait son temps à rechercher un sens caché. Ça ressemblait parfois à une menace islamique contre l'occident mais ça s'avérait presque toujours être la vengeance d'un automobiliste flashé sur la rocade ou d'un farfelu qui goûtait pour la première fois un pétard cinq feuilles d'herbe d'Ariège. La forte. Celle qui renvoyait la *beuh* marocaine au rang de menu enfant. Celle qui, comme les autres, alimentait en argent tous les autres fléaux de la décadence urbaine, pathologie psychiatrique, délinquance, violence et depuis maintenant trop longtemps, le terrorisme.

Graphologie, empreintes digitales, rapport de profilage, et archivage par mots clés, voilà quel était le quotidien du brigadier-chef Lebrun. Mais lui, qui avait servi dans des missions plus ou moins officielles dans des régions du monde où le drapeau bleu blanc rouge n'avait pas le droit d'exister, lui le baroudeur de sac et de cordes qui n'obéissait qu'à deux personnes au monde, son chef et sa femme, lui ne rêvait que d'action, d'infiltration, de charbon sur le museau et de treillis kakis. Avec son Famas et son Sig-Sauer Parabellum, il n'était jamais aussi à l'aise que lorsqu'il partait en opération. La pression qui monte lors des investigations, l'étau qui se resserre autour du suspect, l'assaut final. Les copains à protéger, le mode opératoire réglé comme du papier à musique et puis l'imprévu qui surgit toujours. L'adrénaline qui monte jusqu'à faire bouillir le sang et cette délivrance qui jaillit quand la cible est neutralisée.

Enfin, le retour à la caserne, le devoir accompli, au milieu des gens qui ne se sont pas douté un seul instant de ce qui s'est passé, au milieu de ceux qui ont continué à prendre le métro, à flâner rue Alsace ou aux Galeries Lafayette. Au milieu de ceux qui ont dragué une fille, mangé un kebab, appelé un taxi, pris le tram, fait l'amour, bu une bière à un mètre à peine de l'un de ces fantômes barbus qui cherchent la fin du modèle occidental tout en lui suçant le sang et en préparant un aller simple pour la Syrie. Le retour au calme. La joie d'être encore là pour embrasser Madame Lebrun, amener les gosses voir un match de rugby à Ernest Wallon et se dire que normalement rien n'interromprait la vie. Jusqu'à la prochaine fois.

Avec son Sig-Sauer à la ceinture et son papier dans la main, François Lebrun pesta contre le chiffre six cent soixante-six qu'adoraient tant de satanistes. Ici, il y avait quelque chose de différent. C'était rare dans la mythologie des *frappadingues* que le commerce soit mis en avant. Dieu ou le Diable ont d'autres préoccupations souvent. Les études de profilage démontraient que les satanistes n'avaient pas dans leurs fantasmes le moindre objectif économique.

Avant de parler au big boss de cet obscur 666, Lebrun voulut l'avis du Chef de la Rochette.

— Mon capitaine, je voudrais ton avis sur ce triple 6. Ça ressemble à une pompe à fric du *Garonnistan*, non ?

— De la Rochette se saisit du vrai faux parchemin et lut rapidement le texte. Préoccupé, il fronça les sourcils et son cerveau partit dans des itérations sans fin.

— On l'a reçu comment, demanda-t-il ?

— Au-dessus de leurs têtes, sur le mur de l'open space qui regroupait la quarantaine d'hommes et de femmes de la 3^e Brigade Anti Terroristes de la Gendarmerie Nationale, gravée sur le pourtour d'un bouclier de bois, la devise de l'unité prenait ici tout son sens :

Si vis pacem para bellum

Si tu veux la paix, prépare la guerre.

« Cessez de rire, charmante Elvire
Cent loups sont entrés dans Paris. »
Serge Reggiani

Le commandant Poignard avait eu un moment d'absence. Il avait garé sa voiture machinalement au parking public de la gare Matabiau, sans même prêter attention à l'environnement. Son cerveau affûté n'avait pas sonné la moindre alarme et son radar interne n'avait, lui non plus, rien détecté. Il lui arrivait à lui aussi de penser à autre chose. Khadija Amoukrane occupait ses pensées. C'était le moine guerrier qu'il lui fallait pour mener à bien sa mission. Une *no-life* dédiée à la cause, une *no-limit* incontournable dans son équipe, bien loin des préoccupations politiciennes de Paris. Ça lui faisait plaisir de la revoir et ça ravivait en lui autant de moments difficiles que de réconfort de savoir qu'ils allaient à nouveau travailler ensemble. Après Mossoul. Poignard avait besoin d'avoir une confiance aveugle dans son cercle rapproché. Khadija faisait partie des quelques personnes dans le monde en qui il avait toute confiance. Il traversa le couloir souterrain qui menait du parking à la gare, tout à ses pensées, sans se soucier de ce qui pouvait se tramer autour de lui.

Une fois dans le hall de la gare, ses sens se remirent en alerte. Il y avait vraiment trop d'exposition dans ce genre de lieux publics. Valises, poussettes, gros et longs manteaux. La foule. La foule partout. Des enfants, des vieilles femmes, des amoureux, des *lambdas* avec leurs portables, leurs névroses et leurs problèmes de fric ou de couple. Poignard réalisa encore une fois que ces gens allaient gagner cette guerre. Même si on en tuait cent, mille, cent mille, la nature et la vie, un jour reprendraient leurs droits. C'est cette foule qui gagnerait la guerre, pas Poignard, pas le GIGN, pas le FBI, pas le Mossad, pas les Russes, juste cette foule. On ne pourrait pas les tuer tous, sur tous les continents... La fin de la civilisation ne pourrait survenir qu'avec une extinction totale de l'espèce. Et ça, même Hitler n'y avait pas réussi. Cette foule inconsciente et si faible gagnerait pourtant la guerre. Poignard avait du mal à se faire à cette idée. Elle le rendait secondaire. Mais pourtant, elle lui donnait la force de celui qui n'avait pas d'autre choix que de gagner pour protéger ce monde qu'il avait sous les yeux. Poignard et ses hommes, l'armée française, les armées et les polices occidentales, les Russes, les Peshmergas, les forces rebelles alliées syriennes, l'armée irakienne n'étaient que des antibiotiques capables de ralentir le mal en attendant que le corps n'éradique lui-même la maladie. Poignard observait ce corps.